



HAL
open science

Roman et Révolution: un couple mal assorti

Tomasz Wyslobocki

► **To cite this version:**

Tomasz Wyslobocki. Roman et Révolution: un couple mal assorti. *Orbis Linguarum*, 2014, Au Carrefour des sens, 41, pp.379-388. hal-01557912

HAL Id: hal-01557912

<https://hal.science/hal-01557912>

Submitted on 6 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Roman et Révolution: un couple mal assorti

Tomasz Wyśłobocki

Citation: Wyśłobocki Tomasz, „Roman et Révolution : un couple mal assorti”, [in:] *Orbis Linguarum*, vol. 41, Neisse Verlag / OW ATUT, Dresden-Wrocław, 2014, pp. 379-388.

Version: Publisher's version

© Neisse Verlag / Oficyna Wydawnicza ATUT

Publisher's web site: <http://www.atut.ig.pl/>

Please cite the published version.

Roman et Révolution : un couple mal assorti

Les auteurs de grands manuels de littérature française, pour ce qui concerne la période révolutionnaire, c'est-à-dire la décennie entre 1789 et 1799, ont pris l'habitude de dire sèchement que la Révolution n'a mis au monde aucun chef-d'œuvre romanesque. Ils consacrent les quelques pages finales de leurs tomes aux écrits politiques de Desmoulins ou Mirabeau et, rarement, à une ou deux oraisons de Barnave ou Danton¹.

Ils ont aussi l'habitude de répéter – sans bien y réfléchir, semble-t-il –, que le roman aurait été « étouffé » par le théâtre, convenant mieux aux circonstances et au public démocratisé de l'époque, et par la poésie, qui venait de reprendre haleine après le siècle trop raisonné et trop philosophique des Lumières ; à ne pas oublier la presse, libérée depuis peu, avec ses genres journalistiques. Aucune allusion n'est faite au genre romanesque, ce qui paraît d'autant plus incompréhensible qu'en même temps, les auteurs de ces manuels admettent que « la Révolution s'accompagne d'une production littéraire intense mais médiocre »². C'est cette médiocrité, semble-t-il, qui condamnerait toute œuvre romanesque de l'époque révolutionnaire à l'oubli.

Mais depuis le bicentenaire de la Révolution, les chercheurs qui s'occupent de la période en question tentent de changer cette perspective, injuste selon eux, en prouvant que la décennie révolutionnaire n'a pas éteint le génie chez les romanciers français. Et certains d'ajouter que la création romanesque, sauf pour la période jacobine (juin 1793-juillet 1794), se trouvait en pleine floraison, même s'il reste difficile – ils y acquiescent – de trouver de vrais chefs-d'œuvre parmi les productions de cette époque³.

¹ Cf. G. Lanson et P. Tuffrau, *Histoire de la Littérature française*, Hachette, Paris 1931 ; M. et J. Charpentier, *Littérature, textes et documents. Le XVIII^e siècle*, coll. Henri Mitterand, Nathan, Paris 1987 ; A. Lagarde et L. Michard, *XVIII^e siècle, les grands auteurs français du programme*, Bordas, Paris 1962 ; M. Raimond, *Histoire du roman depuis la Révolution*, A. Collin, Paris 1981.

² A. Lagarde et L. Michard, *XVIII^e siècle...*, *op.cit.*, s. 405.

³ En 1989 paraît le célèbre livre de Béatrice Didier *Écrire la Révolution 1789–1799*, où l'auteure, sur une centaine de pages, consacre tout un chapitre (« Narrer », pp. 195–275) à la production romanesque de la période. Déjà dans la préface, elle essaie de combattre l'opinion commune selon laquelle « entre les Lumières et le Romantisme, il y aurait un temps mort, pendant lequel la véritable littérature se prépare à renaître, mais pour un temps, hors frontières ». B. Didier, *Écrire la Révolution 1789–1799*, PUF, Paris 1989, p. 5. Plus récemment, en 2011, c'est une chercheuse polonaise, Regina Bochenek-Franczakowa, qui, dans son livre *Raconter la Révolution*, reprend « la question romanesque » abordée par Didier pour la développer et pour la décrire

Ces deux optiques peuvent rendre perplexe toute personne s'intéressant à l'histoire de la littérature au temps de la Révolution française. Dans le présent article – tout bref qu'il soit – nous allons tenter de voir dans quel état se trouvait la création romanesque en ces temps houleux. La Révolution a-t-elle été un moment propice à la production littéraire et, plus exactement, romanesque ? A-t-elle accéléré le renouveau du genre ? Ou, inversement, a-t-elle engendré une grande « crise de la conscience romanesque », pour travestir la formule fameuse de Paul Hazard ? Voilà les questions que nous nous proposons d'explicitier sur les pages qui suivent.

Le roman qui, en tant que genre littéraire, avait connu son plein essor depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle⁴, s'essouffla peu à peu dans les années 1780. Les formes romanesques semblaient avoir été exploitées et être désormais dépourvues de perspectives créatrices. La deuxième génération des romanciers des Lumières (tels le marquis de Sade, Louis-Sébastien Mercier, Choderlos de Laclos, Restif de La Bretonne) mettent au point des formes romanesques hybrides⁵. À ce crépuscule de l'Ancien Régime, seul le roman libertin, semble-t-il, ne perd pas en popularité ni en force : souvent, sous une allure pornographique, il véhicule une philosophie plus ou moins hardie⁶.

Quand déjà en 1788 les intellectuels comprennent que le système social et politique de la France va s'écrouler, ils s'investissent dans ce grand mouvement, réformateur tout d'abord. La scène philosophique et littéraire – car il serait difficile de disjoindre les deux à l'époque – semble alors vidée de ses plus grands génies : les uns sont morts⁷ et les autres ne pensent qu'à la politique. Cette deuxième génération des Lumières, et première génération révolutionnaire à la fois, se trouve en plein tourbillon réfor-

dans une perspective nouvelle et approfondie. « On est saisi, tout d'abord – écrit la spécialiste –, par l'abondance de la production romanesque que seules les deux années de la Terreur avaient freinée : phénomène qui semble aller à l'encontre des jugements traditionnels sur la domination de l'éloquence et du journalisme pendant la période révolutionnaire. Le roman se portait bien et son lectorat, se recrutant toujours parmi l'élite lettrée, y restait fidèle ». R. Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, Éditions Peeters, Leuven 2011, p. 5.

⁴ Le genre fait l'objet d'une critique acharnée tout au long du XVIII^e siècle : il est considéré immoral, corrompeur et bas en tant que forme littéraire. Pourtant, c'est lui qui convient le mieux à la bourgeoisie au pouvoir croissant, et à la libre pensée des philosophes : n'étant pas un genre « classique », donc étant non codifié, le roman laissait aux auteurs une liberté de création illimitée dont ils usaient maintes fois soit pour fuir la censure royale, soit pour intéresser (par le sujet, par les personnages de moyenne/basse condition ou par la forme) un public de plus en plus vaste. Cf. K. Gabryjelska, « Le Bruissement des voix dans une bataille littéraire. Pour et contre dans l'évolution du genre romanesque au XVIII^e siècle », *Romanica Wratislaviensia* LVI, 2009, pp. 75–84.

⁵ Cf. R. Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, *op. cit.*, p. 5.

⁶ En effet, avant 1789, sous la notion des « livres philosophiques » on comprenait : « d'une part, les textes proprement philosophiques [...], d'autre part, la littérature pornographique [...], enfin tout un ensemble de satires, de libelles, de chroniques scandaleuses ». R. Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Seuil, Paris 2000, p. 105.

⁷ Il s'agit de l'ancienne génération de gens de lettres des Lumières : Rousseau, Diderot, Montesquieu, Voltaire, d'Alembert, d'Holbach, etc. ; ils ne verront jamais la Révolution à laquelle ils ont *nonens volens* contribué.

mateur et reste, comme le dit Regina Bochenek-Franczakowa, « forcée par l'urgence des situations à donner priorité à des genres littéraires jusque-là très minoritaires ou inexistantes : au journalisme et à l'éloquence politiques »⁸. Le roman perd ainsi ses générateurs naturels. Il n'est donc pas étonnant que les libraires-éditeurs n'aient à réimprimer que les « grands classiques », tels Jean-Jacques Rousseau, Voltaire ou, très populaire à l'époque, Bernardin de Saint-Pierre, voire toute la littérature libertine⁹.

Voltaire et Rousseau, considérés alors *nonens volens* comme les pères du mouvement révolutionnaire, ce que prouveront leurs panthéonisations solennelles¹⁰, attirent toujours le grand public. Mais n'est-il pas symptomatique que le grand et constant succès éditorial des idylles telles que *Paul et Virginie*, des romans utopiques du genre de *l'An 2440* de Mercier ou même de *La Nouvelle Héloïse*, considéré comme un roman sentimental et non philosophique, trahissent déjà la recherche de la quiétude des lecteurs fuyant les troubles d'ordre politique et social qui viennent de tomber sur la France ?

Avec les murs de la Bastille s'écroule tout ce que les révolutionnaires appelleront l'Ancien Régime, avec toutes ses traditions, ses us et coutumes. Ainsi s'adresse le député Lebas à ses collègues de la barre de la Convention : « Nous voilà lancés, les chemins sont rompus derrière nous, il faut aller de l'avant, bon gré, mal gré, et c'est à présent surtout qu'on peut dire vivre libre ou mourir ! »¹¹ La France se coupe ainsi de son histoire pour s'en dresser une nouvelle qui lui est propre et qui commencera le 1^{er} vendémiaire de l'An I, soit le 22 septembre 1792. Fait aussi banqueroute la tradition littéraire. La société en état de régénération¹², en rompant avec tout l'héritage de l'Ancien Régime, se cherche une nouvelle légitimité ; pour trouver ses sources, elle fouille partout, sauf dans le passé corrompu de la monarchie française, dite despotique. Elle trouve finalement son inspiration dans l'Antiquité, dans Athènes démocratique, dans Rome à son apogée, dans les temps où les mœurs n'étaient pas encore dépravées et où la morale demeurait pure et naturelle (c'était du moins ce que les révolutionnaires croyaient ou faisaient passer comme tel).

Ces deux circonstances, peu liées – au premier abord – à la littérature, ont rendu l'existence du roman très difficile et ont sapé les bases sur lesquelles celui-ci s'élevait. Tout d'abord, se demandait-on, ce genre littéraire n'était-il pas, lui aussi, une création de l'Ancien Régime ? Ne puisait-il pas dans la tradition chevaleresque du Moyen Âge, donc aristocratique ? Et, même si certains insistaient qu'au cours du XVIII^e siècle, c'était la bourgeoisie qui se l'était approprié et en avait fait un outil de lutte philosophique, sociale et politique contribuant au mouvement révolution-

⁸ R. Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, op. cit., p. 10.

⁹ R. Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, op. cit., pp. 114–119.

¹⁰ Les cendres de Voltaire seront transférées au Panthéon le 11 juillet 1791 et celles de Rousseau, le 11 octobre 1794.

¹¹ Cité d'après P. Dubois (dir.), *Normes et transgression au XVIII^e siècle*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2002, p. 23.

¹² Cf. A. Beacque, chapitre « Régénération », [dans :] *La France de la Révolution*, Tallandier, Paris 2011 ; pour plus de détails, voir M. Ozouf, *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Gallimard, Paris 2011.

naire, l'objet de cette attaque, l'Ancien Régime, était-il toujours là ? De surcroît, la « nouvelle tradition » antique dédaignait le roman, considéré comme genre bas et sans grande valeur artistique. C'est donc le théâtre et la poésie qui sont devenus avec le temps l'arme de la pensée révolutionnaire : les deux possédaient cette puissance d'influer sur les cœurs des Français ; les deux se mariaient mieux avec la riche symbolique révolutionnaire abondant en métaphores et allégories de toutes sortes.

N'oublions pas non plus – et ceci est d'une importance majeure – que le roman s'adressait au public lettré¹³, plus ou moins instruit, tandis que pour aller au théâtre, il ne fallait pas savoir grand-chose. L'art dramatique était donc plus démocratique que le roman et plus « contrôlable », surtout après la nationalisation des scènes théâtrales. Éduquer les Français dans le nouvel esprit républicain : voilà une tâche que se sont imposée les gouvernements successifs. Où donc, si ce n'est au théâtre, les adultes devaient-ils recevoir les meilleures leçons patriotiques, les jeunes pouvant toujours être instruits à l'école que la Révolution imaginait publique¹⁴ ? Régénérer toute une société, c'était un projet grandiose et, qui plus est, public : pour qu'il réussisse, il fallait surveiller le processus incessamment, d'un œil bien vigilant. Ainsi les livres, qu'on lit dans la solitude, n'étaient pas vraiment propices à ce dessein ; surtout sous la Terreur où tout était devenu une question d'ordre public et où celui qui n'assistait pas aux « spectacles révolutionnaires », s'enfermant chez lui, un livre à la main, éveillait les soupçons des voisins et risquait même d'être guillotiné ! La publicité de la vie était devenue un devoir patriotique.

Dans de pareilles circonstances, les romanciers pouvaient-ils songer à vivre de leur écriture ? Les livres coûtaient cher. Comme produits de luxe, ils n'étaient accessibles qu'aux nantis. Cependant, l'aristocratie et une partie du clergé, les seuls groupes sociaux entièrement lettrés de l'Ancien Régime, étaient en déroute, cherchant à s'exiler en Allemagne ou en Angleterre. Par ailleurs, à une époque où les aventures vraiment romanesques se déroulaient juste sous les yeux des passants, sur le pavé des rues, au pied de l'échafaud, fallait-il encore des livres ? Les journaux, foisonnants, débordaient d'histoires extraordinaires : la prise de Bastille, la marche des femmes sur Versailles, la fuite du roi, l'emprisonnement de la famille royale, le guillotinement du « dernier Capet » et le procès de la « veuve Capet », sa femme... N'était-ce pas, en vérité, le premier roman-feuilleton que l'on ait connu ?

Où sont donc les romanciers à tous ces moments ? La deuxième génération de littérateurs, celle qui commencera le mouvement romantique (tels François-René de Cha-

¹³ Même si tout au long du XVIII^e siècle le roman se démocratise, le taux d'alphabétisation de la société française, bien que croissant, reste faible : quarante-sept pourcent des hommes et vingt-sept pourcent des femmes savent lire. R. Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, op. cit., p. 101.

¹⁴ Cf., par ex., Ch.-M. Talleyrand-Périgord, *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de Constitution à l'Assemblée nationale*, Imprimerie nationale, Paris 1791, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k49002n>, consulté le 15.02.2013 ; N. de Condorcet, *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique, présentés à l'Assemblée nationale au nom du comité d'instruction publique*, Imprimerie nationale, Paris 1792, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k488703>, consulté le 9.02.2013.

teaubriand ou Benjamin Constant), est tout d'abord là à regarder et à contempler les événements¹⁵. Ils sont encore trop jeunes, trop inexpérimentés pour en tirer des conclusions ; ils sont sur le point de mûrir, mais quelques années manquent encore pour qu'ils ne se mettent à écrire. Ils ont besoin d'un recul spatio-temporel, indispensable pour avoir une vue générale sur la Révolution. La « terrible année 1793 » force beaucoup d'entre eux à s'exiler : la Terreur est à l'ordre du jour. Nombre de ceux qui, initialement, ont bien accueilli la Révolution sont contraints de fuir : les uns se cachent en province, les autres à l'étranger. Les premiers, pourvu qu'ils survivent¹⁶, vont plus tard décrire leur sort de vagabond dans de nombreux mémoires dont les librairies abonderont après le 9 thermidor (le 27 juillet 1794), quand la vague révolutionnaire aura englouti Robespierre et « sa queue ». Les seconds reprennent la plume un peu plus vite¹⁷ : ils sont à l'abri de la Révolution et, tout dépaysés qu'ils soient, retrouvent le repos et la sécurité si nécessaires à la création romanesque.

La chute des Jacobins rend possible le renouveau littéraire et romanesque ; mais celui-ci ne sera pas immédiat. L'horreur finit, il est vrai. La vie normale reprend après des mois d'effervescence idéologique et populaire, après l'apothéose de la « vertu

¹⁵ Mme de Staël a débuté, en tant que dramaturge, encore avant 1789. Elle s'engageait activement dans les événements révolutionnaires et ne s'abstenait pas d'exprimer ses idées politiques et sociales dans de nombreux écrits et pamphlets, par ex. *Réflexions sur le procès de la Reine*, publiées au commencement de la Terreur en 1793.

¹⁶ Le cas de Nicolas de Condorcet nous semble à cette occasion obligatoire à rappeler, parce que dans la funeste carrière de ce « dernier philosophe des Lumières françaises » se reflète le triste sort d'un intellectuel qui, même s'il était révolutionnaire par principe, n'acceptait pas la rhétorique et la façon d'agir de la Terreur jacobine. Voté « hors-la-loi » par la Convention, après quelques semaines vécues en cachette à Paris, où il finit probablement son plus grand ouvrage (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*), Condorcet quitte sa demeure pour chercher sa liberté hors la capitale : il n'arrivait plus à supporter de vivre dans cette cage, toute dorée qu'elle pût paraître. Il erre de village en village. Son habit en lambeaux, « sa barbe épouvantable » et sa physionomie « défigurée » de vagabond le rendent suspect et attirent les regards des passants : il est dénoncé, arrêté et transféré en prison où – c'est au moins la version que l'on admet le plus souvent – il avale, le 29 mars 1794, le poison qu'il portait depuis longtemps sur lui et meurt juste quelques semaines avant la chute de Robespierre. Cette histoire montre l'affreux état d'esprit dans lequel se trouvait un des plus grands génies de son époque. On pourrait s'imaginer qu'une pareille dégradation d'esprit était commune à tous les autres qui fuyaient la lame redoutable de la guillotine et dont la vie, jour et nuit, restait exposée constamment au danger. Cf. E. et R. Badinter, *Condorcet : un intellectuel en politique*, Fayard, Paris 1988, pp. 605–618.

¹⁷ Par ex. Gabriel Sénac de Meilhan qui écrit en 1797 *L'Émigré*, le plus important livre de l'émigration révolutionnaire, montrant les misérables conditions auxquelles étaient réduits ceux qui avaient été obligés de quitter la France. De son côté, Mme de Souza, cherchant à s'assurer une existence à Londres, écrit en 1794 le roman intitulé *Adèle de Senange ou lettre de lord Sydenham*. Elle place ses héros dans l'ancienne France, comme si la Révolution n'avait jamais eu lieu. Elle offre ainsi à ses compatriotes exilés une évasion dans les temps de l'« âge d'or » où tout était encore dans le bon ordre des choses. Pour l'œuvre de G. Sénac de Meilhan, voir B. Didier, *Écrire la Révolution*, op. cit., pp. 207–215 ou R. Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, op. cit., pp. 119–139 ; pour l'œuvre de Mme de Souza, voir R. Trousson (dir.), *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, Robert Laffont, Paris 1996, pp. 555–566.

« jacobine », après toute une vague de sang versée sur les « autels de la patrie ». L'élite bourgeoise reprend les rênes du gouvernement et juge les « bourreaux terroristes ». Ce n'est pas encore là un moment très favorable à la littérature romanesque : avant de se remettre à écrire, il faut se défouler, laisser son lourd bagage ensanglanté derrière soi, calmer son esprit et sa main tremblants. La Révolution, en réaction, dégénère alors en un songe ridicule et hédoniste : on fait des « fêtes de guillotins », des « bals de victimes » où ne sont invités que ceux qui ont perdu des proches sur l'échafaud ; la « jeunesse dorée » détruit des bustes de Marat érigés en mémoire du ci-devant martyr national ; les « incroyables » et les « merveilleuses », bras dessus, bras dessous, se promènent au bord de la Seine et dans le Jardin national, les ci-devant Tuileries. On fait la fête.

Peu à peu la vie littéraire reprend quand même son cours ordinaire : les salons littéraires réapparaissent dans la capitale. Ceux qui ont survécu à la tempête jacobine, une fois défoulés, saisissent la plume pour raconter leurs traumatismes personnels dans des mémoires qui vont devenir le genre littéraire le plus pratiqué du moment¹⁸. Après des mois, des années même, de dégradation des capacités intellectuelles et d'avilissement moral, les écrivains, les romanciers peuvent manifester leurs pensées et leurs troubles sans craindre la lame décapitante. On ne devrait pas s'étonner que, dans de pareilles circonstances, les auteurs de cette littérature « réactionnaire »

reviennent avec une prédilection masochiste sur les plus noires cartes de la Révolution [puisqu'ils le font] non pas pour comprendre ce qui vient de se passer et pourquoi les événements se sont déroulés de cette façon [...] mais pour balayer la peur et s'en défaire ; ceci afin de pouvoir se soulager et se dire : voilà, la vie normale et sûre est de retour¹⁹.

On a donc affaire à une sorte de *catharsis* que les romanciers (et tous les autres qui écrivent) veulent opérer, en eux-mêmes, pour pouvoir se purifier et se débarrasser la tête de toute cette « matière rouge » qui l'encombre, afin – comme le dit Bochenek-Franczakowa – de « dé-jacobiniser » l'imagerie des Français²⁰.

¹⁸ Tel est le cas, par ex., d'André Morellet et de Jean-François Marmontel : les deux hommes de lettres, après des mois de vagabondage et de misère, racontent leurs mésaventures dans des témoignages saisissants. Mais ce qui est encore plus intéressant de notre perspective, c'est comment ils décrivent leur état d'âme : « il m'arrivait souvent de m'éveiller en sursaut et de me jeter à corps perdu de mon lit au milieu de ma chambre, croyant voir et entendre un homme qui voulait m'arrêter ou m'assassiner, et m'imaginant que je lui plongeais un poignard dans le sein ». A. Morellet, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution* (1821), cité d'après K. Gabryjelska, « Un encyclopédiste dans le tourbillon de la Terreur : les mémoires d'André Morellet et de J.-F. Marmontel », *Romanica Wratislaviensia* XXXV, 1992, pp. 33–40, p. 40.

¹⁹ R. Bochenek-Franczakowa, « Francuska powieść końca XVIII wieku wobec Rewolucji: rozważania w rocznicę 18 brumaire'a », *Prace Komisji Neofilologicznej Polskiej Akademii Umiejętności w Krakowie*, t. II, Kraków 2001, pp. 73–88, p. 84. Nous traduisons.

²⁰ Servons-nous encore une fois de l'exemple d'André Morellet. Celui-ci écrit un ouvrage qui reflète bien l'état d'âme de l'auteur et les ravages intellectuels causés par la réalité sanguinaire et étouffante dans laquelle il était forcé de vivre : *Le Préjugé vaincu, ou Nouveau moyen*

Last but not least : le roman n'a pas pu non plus s'adapter aux temps révolutionnaires parce qu'il n'était pas capable de suivre tous les changements socio-culturels survenant à une vitesse impensable. Pendant le temps nécessaire à produire un roman, les goûts du public, ou au moins de l'opinion publique officielle, ne changeaient-ils pas ? Ne changeaient-ils pas au fur et à mesure que les événements venaient, un par un, déraciner les consciences des Français et « régénérer », voire former de nouveau, la façon de concevoir le monde extérieur des lecteurs ? Un livre écrit au début de la Révolution, quand la monarchie constitutionnelle paraissait encore possible, ancré dans la réalité du moment, aurait-il pu remporter un succès, quelques semaines plus tard, au moment de l'instauration de la République ? Et par conséquent, un ouvrage qui aurait prôné des vertus jacobines aurait-il gagné la nation ravie que l'Incorruptible n'y soit plus ? Voilà donc une autre raison pour laquelle ce sont le journalisme, le théâtre et la poésie qui ont « accaparé » – pour reprendre le vocable du moment – la place que le roman avait occupée tout au long du XVIII^e siècle. Et le roman réaliste, et le roman philosophique/moral sous la forme à laquelle le public était habitué ont raté à tout moment le cours de la Révolution : la réalité et la doctrine philosophico-morale révolutionnaires étaient en bouleversement constant.

Il fallut donc attendre que la Révolution soit finie pour que la production romanesque retrouve le bon chemin. Rien d'étonnant dès lors que la deuxième génération d'écrivains révolutionnaires se soient mis à écrire plus ou moins au moment où les troubles s'apaisaient sur le territoire français, ce qui prouverait le bien-fondé de la formule : *inter arma silent musae*.

Pour trancher la question initiale, on devrait constater que, certes, la production romanesque au cours de la Révolution ne s'est pas arrêtée, mais qu'elle a connu maintes entraves et a chuté significativement en quantité et en qualité. On a déjà évoqué plusieurs raisons pour prouver ces deux constatations, rappelons-les brièvement : la première génération révolutionnaire des littérateurs s'investit presque sans exception dans le tourbillon politique réformateur ; la deuxième reste encore trop inexpérimentée pour tenter de mettre au monde un livre/roman réussi et ses représentants manquent de perspective spatio-temporelle (ils la gagneront soit en s'exilant, soit en attendant la fin des troubles) ; les lecteurs cherchent tout d'abord des nouvelles concernant la situation politique et sociale de la France (ils privilégient donc les formes journalistiques brèves pourvoyant à leurs besoins du moment) tan-

de subsistance pour la nation. « Il y propose, écrit cette fois-ci Krystyna Gabryjelska, aux patriotes qui font une boucherie de leurs semblables, de manger la chair de leurs victimes et de nourrir ceux qu'ils laissent vivre des corps de ceux qu'ils tuent ». Morellet souhaite aussi créer « une boucherie nationale » où les citoyens seraient obligés de se « pourvoir au moins une fois chaque semaine, sous peine d'être emprisonnés, déportés, égorgés comme suspects ». Il imagine finalement que la chair humaine soit distribuée pendant toute fête patriotique, devenant ainsi « la vraie communion des patriotes, l'eucharistie des jacobins ». Cette vision extrême, ne trahit-elle pas le désespoir de Morellet ? N'est-elle pas un signe de l'ultime effort pour « vomir », au sens physique du terme, tout ce que la tête ne pouvait plus contenir ? A. Morellet, cité d'après K. Gabryjelska, « Un encyclopédiste dans le tourbillon de la Terreur : les mémoires d'André Morellet et de J.-F. Marmontel », *op. cit.*, p. 40.

dis que le roman semble incapable de refléter une actualité qui « s'use » trop vite ; le roman ne s'accommode pas bien avec le souhait, exprimé par les révolutionnaires, de régénération morale et uniforme de la société toute entière, puisqu'il s'adresse au public lettré, de moins en moins nombreux pour le moment (il ne répond donc pas à la vocation démocratique de l'art qui, lui aussi, doit contribuer à la marche victorieuse de la Révolution) ; la lecture, pratique individuelle, ne répond pas non plus au besoin exprimé par le gouvernement de plus en plus radical qui réclame – pour des raisons politiques – la publicité de tous les aspects de la vie humaine (la lecture est individuelle, donc suspecte) ; et surtout, les romanciers, formés sous un Ancien Régime tombé aux oubliettes, se retrouvent plongés d'un jour à l'autre dans une réalité qu'ils ne comprennent pas tout d'abord, et face à laquelle ils doivent prendre une position qui pourrait leur coûter la vie (il n'est pas étonnant que dans de telles conditions se choisir ou poursuivre une carrière d'écrivain était un projet bien risqué). Et d'ailleurs, pour écrire un roman, ne faut-il pas avoir l'esprit en paix ? Peut-on composer paisiblement en fuyant ses bourreaux ? Le peut-on, après avoir veillé pendant des jours sans un moment de repos ? Le succès littéraire est-il garanti à une époque dont le goût et les faveurs sont en permanente révolution ou régénération ? Pourquoi, finalement, écrire si rien n'est prévisible ? Tous les gens de lettres de l'époque furent confrontés chaque jour à de pareilles questions, au moins jusqu'au 9 thermidor. Le désir des littérateurs de toutes sortes de se trouver un peu de sécurité ne doit pas donc surprendre. En exil ou dans un trou perdu en province, la raison peut finalement reprendre haleine. Il semble que cette incapacité intellectuelle, éprouvée et racontée par tant d'écrivains de l'époque, était un obstacle majeur à la création romanesque. La majorité des romanciers demeuraient dans cette impotence intellectuelle – cette « crise de la conscience romanesque » évoquée tout au début – provoquée par les événements révolutionnaires. Les autres, plus résistants à la détresse, publiaient des œuvres de qualité artistique douteuse, mais intéressantes de nos jours par leur contexte historique, que l'on est en train de découvrir peu à peu. Et il fallut attendre le début du XIX^e siècle pour que l'esprit français retrouve sa grandeur et mette au monde des chefs-d'œuvre qui éblouiraient les contemporains et les générations à venir.

Bibliographie

- E. et R. Badinter, *Condorcet : un intellectuel en politique*, Fayard, Paris 1988.
- A. Beacque, chapitre « Régénération », [in :] *La France de la Révolution*, Tallandier, Paris 2011.
- R. Bochenek-Franczakowa, « Francuska powieść końca XVIII wieku wobec Rewolucji: rozważania w rocznicę 18 brumaire'a », *Prace Komisji Neofilologicznej Polskiej Akademii Umiejętności w Krakowie*, t. II, Kraków 2001.
- R. Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, Éditions Peeters, Leuven 2011.
- M. et J. Charpentier, *Littérature, textes et documents. Le XVIII^e siècle*, coll. Henri Mitterand, Nathan, Paris 1987.

- R. Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Seuil, Paris 2000.
- N. de Condorcet, *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique, présentés à l'Assemblée nationale au nom du comité d'instruction publique*, Imprimerie nationale, Paris 1792, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k488703>, consulté le 9.02.2013.
- B. Didier, *Écrire la Révolution 1789–1799*, PUF, Paris 1989.
- P. Dubois (dir.), *Normes et transgression au XVIII^e siècle*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2002.
- K. Gabryjelska, « Le Bruissement des voix dans une bataille littéraire. Pour et contre dans l'évolution du genre romanesque au XVIII^e siècle », *Romanica Wratislaviensia* LVI, 2009.
- K. Gabryjelska, « Un encyclopédiste dans le tourbillon de la Terreur : les mémoires d'André Morellet et de J.-F. Marmontel », *Romanica Wratislaviensia* XXXV, 1992.
- A. Lagarde et L. Michard, *XVIII^e siècle, les grands auteurs français du programme*, Bordas, Paris 1962.
- G. Lanson et P. Tuffrau, *Histoire de la Littérature française*, Hachette, Paris 1931
- M. Ozouf, *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Gallimard, Paris 2011.
- M. Raimond, *Histoire du roman depuis la Révolution*, A. Collin, Paris 1981.
- Ch.-M. Talleyrand-Périgord, *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de Constitution à l'Assemblée nationale*, Imprimerie nationale, Paris 1791, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k49002n>, consulté le 15.02.2013.
- R. Trousson (dir.), *Romans des femmes du XVIII^e siècle*, Robert Laffont, Paris 1996.

Mots-clés

révolution française, roman, crise de la création romanesque

Abstract

The Novel and the Revolution – a Marriage Impossible

When 1789 comes, the older generation of French novelists let themselves be involved in the reformatory movement, abandoning their 'literary duties'. Their younger colleagues are still too inexperienced to reach for a pen and describe the fast-changing reality they live in; for this they will need some temporal and/or spatial distance. Meanwhile, it turns out that what was once considered to be just a significant evolution has now become a real, ultimate and all-changing Revolution. In such a 'regenerated' state there is no longer room for any remains of the hateful *Ancien Régime*. This is how the novel, as it developed during the eighteenth century, becomes one of the first victims of the new revolutionary taste and is now stigmatised as an emblem of the *ci-devant* depraved aristocratic society. A reformed theatre, political speeches and journalistic genres success-

fully supplant the novel, considered no longer capable of providing all citizens with the up-to-date information they need. Moreover, when in revolutionary France heads start to fall, at which point a promising reality begins to turn into a sanguinary nightmare, novelists seem intellectually paralysed and find themselves suffering from a kind of 'creative impotence' that will not pass until the revolution has finished.

Keywords

French Revolution, novel, crisis of literature